

Quelques réflexions autour de la créativité et de la spiritualité.

Pour l'APSP le 10 mars 2008

Mireille Destandau

Psychologue à La Maison, Gardanne.

Je souhaite ce soir poser cette réflexion en une rêverie ( penser comme on rêve, sans chercher à formaliser immédiatement) qui viendrait lier des pensées-repères, des pensées veilleuses, et diverses, ceci dans le souci premier de ne pas « boucher » cette question de la spiritualité, de ne pas la solutionner .

Là où il s'agit d'abord d'Espace, d'Ouvert, que la forme même de notre réflexion puisse en évoquer la saveur.

C'est bien la rencontre avec des personnes malades qui nous oblige à penser, à partir même de l'incertain de cette rencontre, que nous nous devons de penser, ensuite, comme en même temps, afin de ne pas être submergé par tout ce qui arrive. Ne pas être submergé mais accepter d'être touché, et puis penser, seul ou à plusieurs, avec les moyens du bord :

Qu'est-ce que c'est, finir sa vie, comment doit-on s'y prendre, à quel moment commence-t-elle à finir ?

Finir sa vie : pouvoir la continuer, en ces temps incertains, où l'échéance est pressentie. La continuer sans être tué, avant de mourir physiquement, ne pas être tué psychiquement.

La créativité, la spiritualité, c'est dans l'entre- nous que nous les contactons, pas en les renvoyant du seul côté du patient, à la manière d'un besoin de l'autre, que nous devrions combler, ou auquel nous devrions répondre.. C'est dans cet espace entre nous, dans ce qui nous tient ensemble, que nous pouvons le mieux la saisir.

Comment nous ouvrons, fermons cet espace dans la relation, ce que nous induisons.

Il n'y a là pas plus de savoir être que de savoir faire, puisque être n'est pas du côté du savoir. Plutôt une expérience, vécue comme un événement : quelque chose est en train d'arriver, peut-être, entre nous...

C'est un autre positionnement alors, auquel nous sommes invités : une sorte d'éloge de l'inquiétude, une tranquillité avec son intranquillité. Ce que nous ne savons pas cesse de nous menacer, ce savoir qui nous échappe, sur l'autre, sur nous, sur la rencontre, nous ne tentons pas de le rattraper.

Mais nous ne renonçons pas pour autant à dire cette rencontre, au plus près de l'expérience que nous en avons.

Et à l'interroger.

La spiritualité, on pourrait l'aplatir tout en croyant l'évoquer, le risque étant de la saturer de réponses, de pratiques.

Il s'agirait plutôt de créer (comme on le trouve, trouver/créer en un même mouvement) un espace ouvert, pour y reprendre souffle, puisque le Souffle c'est aussi l'Esprit.

Quelques préalables à la réflexion :

Tout d'abord, ne pas faire l'économie du pulsionnel, tout ce qui dérange la belle ordonnance de l'Etre, ce qui tire, ce qui tend, qui divise et qui pulse.

Dans la rencontre entre nous, s'en occuper, s'en pré occuper sans le recouvrir aussitôt d'une couverture unifiante, pacifiante.

Préférer toujours les voies longues aux voies courtes.

Pour nous, soignants, en étant notre propre outil. Se mettre en travail, en jeu, dans le travail d'équipe, par le croisement de nos observations, de nos regards, interroger notre positionnement.

Quitter le modèle de la réponse à la douleur physique par exemple, qui exige une réponse manifeste, rapide. Encore que...même s'il faut aller vite, là, à y regarder de plus près, on voit comme la réponse souvent intègre la complexité de la situation, la singularité de cette personne, de son histoire avec la douleur.

Nous sommes entraînés, dans ces lieux, à penser aussi la question de la vérité (quoi dire, ne pas dire à qui entend quoi comment etc...) au quotidien, cent fois remaniée, repensée. Pour la spiritualité, pourquoi faudrait-il faire court ?

Différencier aussi, ce qu'il en est du désir et de ses variations :

Désir de vivre encore : accomplir, s'accomplir soi-même peut-être un peu plus, encore, rencontrer, aimer, être aimé...

Ou plus brièvement : tenir, durer, ce dur désir de durer, comme le disait Eluard.

Et ce qui va de pair avec le désir: le désir de repos du désir, comme en parlait Dolto, cette recherche d'une vacance sans tension, un repos, un répit auquel nous aspirons parfois, tout au cœur de nos vies. Cette suspension du désir qui peut aller jusqu'à sa déliaison, dans la vieillesse, dans la maladie, vers la mort.

C'est la rythmicité naturelle du désir, que nous connaissons tous intimement.

Différencier donc ce désir là et ses aléas, d'avec la permanence en nous du Sujet désirant, qui est appel à la présence d'un Autre, en nous même peut-être comme au dehors.

Et son propre dévoilement, encore et encore, de sujet, situé ailleurs que dans le bouillon pulsionnel, de sujet qui ne renonce pas à advenir (quand le moi sait qu'il ne peut plus devenir).

La permanence en nous de cet Ailleurs, qui ne meurt pas quand le moi s'en va mourant, qui ne renonce pas à advenir, et qui prend corps dans la rencontre entre nous, à l'instant même de son énonciation. L'éternité dans cet instant : le ciel entre nous, écrit Marie Balmay.

Renversante perspective.

C'est donc là que je poserai cette question de ce qu'est la spiritualité, et de notre mise en jeu, à cet instant de la rencontre.

Et ce qui fait lien avec la créativité ?

Continuer à vivre, donc, se sentir vivant .

Ne quittons ni le patient ni le soignant : ne pas se laisser tuer psychiquement, être vivant dans le regard de l'autre.

Pour le soignant, ne pas être submergé par le brut : les corps, les odeurs, et les grandes fatigues, les douleurs, les affects puissants.

Trop de tout, souvent : comme le désordre objectif du monde, avant sa mise en liens : trop de choses arrivent tout le temps.

Pour le patient dans son corps, comme des vagues qui éteignent le sentiment même d'être soi, qui sapent l'identité, et si peu de temps, si peu d'énergie disponible, pour « digérer », intégrer ces événements.

Pour tous les deux : trop de violence, trop de douceur en contre point

Trop de conscience, trop de confusion.

Trop de tout, et il faut faire avec.

Faire avec : traiter ce trop, créer des lignes de cohérence, de cohésion dans une équipe, lier lier relier encore, en contre point de la déliaison.

Tenir dans et par notre regard, nos actes, nos pensées ce qui peut-être permettra au patient, (et à nous même) de se sentir quelque part soutenu, et ce qui arrive, à peu près contenu.

Dans ce traitement, il y a toujours du reste, bien sûr, des colis en attente. La vie ne s'arrête pas, semble-t-il, même au bord de la mort.

Le reste : le non sens, tout n'est pas pris dans les mailles du sens. Il s'agit aussi de tenir ensemble, parfois, dans le non sens, ou ce qui nous apparaît comme tel.

Winnicott disait « j'ai toujours besoin de me battre pour me sentir créateur ». Se battre disait-il, pour avoir le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue. Qu'est-ce qui donne du prix à une vie ?

Par delà les circonstances, les événements, n'est-ce pas l'intimité que nous avons avec elle, nôtre et précieuse, et qui fait que nous ne l'échangerions contre aucune autre quelle qu'elle soit ? Ce diffracté obscur, cet inconnu qui nous habite et nous configure au-delà même de notre identité construite, cette manière de percevoir, de rêver, de nous ressaisir encore pour nous dégager de la prise trop serrée de la réalité, ce souffle qui est le nôtre.

Et nous autres, soignants qui sommes venus nous placer là, en ce lieu de tension, de vie et de mort, peut-être nous battons nous aussi pour que la vie vaille le coup.

Afin de dé-sidérer de cette emprise des réalités crues, désadhérer autant qu'il se peut de cette fascination du corps.

Retrouver du jeu, enfin, à la manière de ce jeu qui redonne de l'espace entre les pièces d'un montage mécanique, et aussi du jeu, au sens des enfants, quand ils disent « ce serait comme si » et qu'ils jouent, graves et légers, avec la réalité externe, pour que leur monde interne résiste.

La créativité, ainsi ne se réduit pas à des productions artistiques, c'est un processus vivant, une manière de se rescaper, encore et encore, un rapport tangentiel avec la réalité.

Dans nos institutions, dans nos pratiques, dans les recommandations formelles qualitatives qui les déterminent de plus en plus, quel jeu avec la réalité, quels espaces de dégagements, de créativité ?

Quel Souffle ?

Qu'est-ce qui nous inspire encore ?

Je prends appui sur l'exemple du centre de jour, à La Maison.

Un lieu, alternative à l'hospitalisation, où des personnes malades viennent à la journée, et trouvent là des soins d'un autre registre que les soins infirmiers ou médicaux. Des soins pour le bien-être du corps, qui redonnent du plaisir à sentir, des massages, des bains... Mais aussi des artistes, des artisans, engagés eux-mêmes dans un processus de création, qui viennent là mettre en partage avec eux quelque chose de ce qu'ils vivent.

Des antidotes à la maladie, qui comme le souhaitait Pierre Cazenave (« le livre de Pierre ») permettent de vivre amoureuxment, de se doter encore d'un avenir amoureux, et quel autre avenir se souhaiter ? disait-il.

Garder une relation avec l'inconnu de soi, faire des choses qu'on n'a jamais faites encore.

Il faut faire le deuil de tant de choses, à commencer, en le recommençant sans cesse, par celui de l'enfant merveilleux en soi, jamais malade jamais mort, merveilleux et tout puissant.

S'il faut faire bien des deuils, bien des renoncements, bien des compromis avec la réalité, pourtant, ne pas renoncer à advenir. Tendre encore vers le non advenu de soi.

Pouvons nous défendre, sauver des espaces, dans nos lieux de soin, où il se passe quelque chose ? où « il est en train de se passer quelque chose ? »

Pourquoi pas ?

Cependant...

Ce sont deux mots qui résistent, antidotes aux habitudes, aux pensées sécuritaires, deux mots qui insistent.

Changer l'orientation d'un lit pour recevoir le soleil, amener un bon vin, fermer la porte sur l'intimité d'un couple à l'hôpital, tant d'autres choses encore, minuscules, qui insistent et ressaisissent.

Nous travaillons dans l'espace du « cependant », celui qui vient après les illusions premières, puis après les désillusions, celui qui sauve de l'amertume, qui rescape, restaure, re ouvre.

Comment cette créativité vient-elle border la spiritualité ? En redonnant de l'espace, du souffle, le désir de cet Ailleurs au milieu de nous.

Un jardinier, contemporain et connu, Gilles Clément, défend le principe d'un jardin en mouvement, différent des jardins aux formes parfaites, différent d'une nature qui serait sous contrôle.

Le jardin en mouvement, vivant, échappe à la maîtrise. « Et sa signature si elle existe, résulte davantage d'une imprécision, d'un sentiment, que de formes parfaites, et reproductibles. »

Le jardinier, dit-il, est peut-être celui qui fait durer dans le temps, non une forme contrôlée, mais un enchantement.

Il faut essayer dit-il.

Dans nos pratiques soignantes, en général, jusqu'à notre approche de la spiritualité dans ces lieux de soin, malgré tout ce qui peut les enserrer, les contraindre, souvent avec les meilleures intentions de vigilance et de recherche de qualité, de souci d'aide et de répondre à des besoins, nous pourrions continuer à nous battre, à la manière de Winnicott, pour que la vie continue à valoir le coup, et que le désir reste en mouvement.

Il faut essayer, dit le jardinier.

Je vous remercie.